

vision a pris une position forte et avantageuse, dans laquelle elle s'est retranchée, coupant aussi toute communication par terre ou par mer et se tenant en même temps hors de la portée des canons du fort. Ces positions ont été prises le 13 et elles s'étendent de la Punta de Hornos à droite, jusqu'à la Punta de la Cailita à gauche, sur une ligne non interrompue. On poussait aussi les préparatifs nécessaires pour amener la reddition immédiate de la place.

Vera-Cruz est si étroitement assiégé, et les communications sont tellement coupées, que sous très peu de jours on devra recevoir la nouvelle que la ville et le château sont occupés par les troupes américaines.

Toutes les correspondances semblent s'accorder à dire que sous 10 ou 15 jours Vera-Cruz et Saint-Jean d'Ulloa auront capitulé. S'il en est ainsi, et rien n'est plus probable, les événements auront parfaitement secondé les calculs du cabinet de Washington qui a, par avance, désigné le château de Saint-Jean d'Ulloa comme le centre du système des douanes et d'entrepôts qu'il se propose d'établir au Mexique. Il y a vraiment des gens qui n'ont qu'à souhaiter et auxquels la fortune donne presque le droit de devancer l'avenir.

Dernières nouvelles de Saltillo.

L'arrivée à la Nouvelle-Orléans du Dr. Turner, porteur des dépêches du colonel Curtis, est venue confirmer les avis précédemment reçus sur la bataille de Buena Vista, en y ajoutant de nouveaux détails. Le docteur Turner, on se le rappelle, vient de Camargo et c'était lui déjà qui avait apporté à Matamoros les premiers récits américains de cette affaire.

Comme première preuve d'authenticité, M. Turner nous apprend que les nouvelles reçues sont le résumé des dépêches officielles du général Taylor. Dans l'espoir de les faire parvenir plus sûrement on avait confié celle-ci à un mexicain ; mais il n'en a plus été entendu parler et les lettres seules sont arrivées à leur destination, portées par un exprès américain qui avait pu échapper à l'ennemi au moyen d'un immense détour.

Cette fois nous avons des lettres de Saltillo jusqu'au 6 mars, et tout en complétant les faits déjà connus, elles nous apprennent que les événements ont pris, postérieurement, une tournure toute différente de celle qu'on avait supposé. Ainsi, aux dernières dates, non-seulement il n'y avait pas eu de nouvel engagement, mais Santa-Anna avait quitté la position d'Agua Nueva, se repliant soit sur San Luis, soit ce qui est plus probable sur Parras, dans la direction du nord-ouest. En voyant l'ennemi s'éloigner, le général Taylor, qui n'avait pas voulu jusque-là quitter le champ de bataille, se préparait à retourner à Monterey où il était attendu vers le 8 mars. Son intention est, ajoute-t-on, de tenter un mouvement en arrière pour dégager la route et rétablir les communications, mouvement qui viendrait alors secourir l'expédition du colonel Curtis, parti dans le même but de Camargo à la tête de 2,000 hommes.

Rien n'est donc changé dans la position depuis les combats du 22 et du 23 février, et l'intérêt se trouve par suite concentré sur les détails de cette rencontre qui a mis et tient encore en suspens l'avenir de toute la guerre.

Une lettre, écrite par un négociant mexicain de Saltillo, contient sur la durée de l'engagement des données précises : « le 22, le combat commença à 8 heures du soir et dura jusqu'au coucher du soleil ; le lendemain il fut repris à 10 heures du matin jusqu'à 3 heures. A ce moment, le général Wood dirigea une charge contre l'ennemi ; mais il fut repoussé avec perte et sa retraite allait peut-être décider du sort de la journée lorsque le général Taylor accourut l'appuyer et, à son tour, repoussa les Mexicains. Ce fut la fin de la bataille : le 25 chaque parti s'occupa d'enterrer ses morts et de recueillir ses blessés. » On cite même à ce propos un trait du général Taylor qui ne fait pas moins d'honneur à son humanité que sa nouvelle victoire n'en fait à sa bravoure. Sachant le dévouement absolu dans lequel se trouvait l'ennemi, le général américain n'permit que les blessés fussent transportés à Saltillo pour y recevoir des soins qu'ils n'auraient pu trouver dans leur camp.

Rien de nouveau n'est connu du reste quant à la perte de l'ennemi. Celle de l'armée américaine paraît avoir été, comme on l'avait dit, d'environ 700 hommes tués ou blessés : dans ce nombre figurent 64 officiers de tous grades. On persiste à porter les forces mexicaines de 15,000 à 20,000 hommes tandis que celles du général Taylor n'étaient que de 5,000 hommes environ.

Idem.

— On ne sait trop à quoi s'en tenir sur tous les bruits qui courent relativement aux opérations militaires dans ce pays. La nouvelle même des batailles, que nous avons publiées ne paraît pas encore trop certaine, dans ces détails. On ne sait pas encore définitivement à qui appartient la victoire. La retraite de Santa-Anna de devant Monterey est maintenant attribuée au manque de provisions. Le fait qu'il s'est retiré sans être trop poursuivi semble confirmer cette rumeur.

Le siège de Vera-Cruz est commencé. Quelques positions ont été emportées par les Américains malgré la bonne défense des Mexicains. On dit que les assiégeants ont découvert et rompu les aqueducs qui fournissent l'eau à la ville.

Aurore.

Expédition de Californie.—Une lettre datée de Valparaiso, le 27 janvier, annonce que les navires «Loa Choo et Susan Drew» sont arrivés à ce port avec une partie du régiment de Californie, le premier le 18 et le second le 19 janvier, c'est-à-dire après une traversée de 50 et de 51 jours depuis Rio-Janeiro. Tous deux ont mis à la voile, le 23 janvier, pour la Californie. Le sloop de guerre, *Perche*, n'est arrivé que le 26, trois jours après le départ du «Loa Choo et du Susan Drew». Le navire «Thomas Perkins», qui avait quitté Rio en compagnie des trois autres, n'avait pas encore relâché ; on ne savait pas s'il était dans l'intention de s'arrêter en route.

Prisonniers Mexicains.—Le journal espagnol de la Nouvelle-Orléans, «la Patria»,

en rapportant les dernières batailles du général Taylor, prétend que trois généraux mexicains ont été faits prisonniers, et que parmi eux se trouvent Lombardini et Pacheco.



LE KNOT.

CHAPITRE 8.

SUITE.

Il y avait à peine quelques minutes que Stanislas marchait au hasard dans le bois, lorsqu'il vit venir vers lui Firley qui lui ramenait sa monture abandonnée.

— Que je suis heureux de vous retrouver, s'écria l'honnête intend : je craignais qu'il ne vous fût arrivé quelque malheur. Je m'étonnais de ne pas vous voir, selon votre habitude, auprès de la jeune comtesse (qui sera bientôt, sans doute, ma très-honorée maîtresse), lorsque je rencontrai votre cheval errant dans les taillis. Jugez de ma surprise et de mon inquiétude ! Monsieur veut-il que je l'aie à remonter ? ajouta Firley en remarquant l'air agité de son maître.

Sans rien répondre, Stanislas se remit brusquement en selle.

— Et j'étais d'autant plus effrayé, reprit Firley, qu'en ramenant votre cheval je m'aperçus qu'il manquait un de vos pistolets dans les fontes. Mais heureusement, quelques instans après, le comte et votre ami Raphaël passèrent près de moi sans m'apercevoir : je les entendis prononcer plusieurs fois votre nom, comme si l'un d'eux venait de vous quitter, et le comte ajouta : Soyez sans inquiétude, Ubinski, je compte sur Stanislas, ou tout au moins sur ses vassaux, et c'est là l'essentiel.

Il n'y avait pas un mot de vrai dans ce discours du fidèle intend : mais, comme il avait toujours suivi son maître pas à pas, et qu'il avait été témoin de tous ses faits et gestes, il jugeait convenable d'arranger ainsi les choses pour arriver à ses fins. Il réussit d'abord à tirer Stanislas de sa sombre préoccupation.

— Ah ! vraiment, ils parlent ainsi de moi, s'écria ce dernier avec un étrange sourire : Je suis bien aise de savoir cela : parce que, si l'on tient à m'exploiter, je puis avoir de bonnes raisons pour ne pas me laisser tondre. Du reste, Firley, tu vas prendre les devans et sitôt arrivé au château, tu feras partir devant toi tout notre monde : vous me retrouverez sur la route, car nous retournerons chez nous, où de grandes affaires exigent ma présence.

— Sans doute, Monsieur veut presser lui-même les préparatifs de son mariage, dit Firley, comme s'il n'avait pas compris le sens des paroles de son maître.

— Je te défends, Firley, de prononcer ce mot devant moi, s'écria le comte avec une soudaine fureur, où tu aurais à t'en repentir. Du reste, que m'importe ! et même, je suis fou, vraiment m'échauffer ainsi pour ce que je méprise cordialement. Tu sauras donc, Firley, que le comte et sa fille ont refusé ma demande.

— Refusé votre demande ! dit Firley avec un véritable étonnement, quoiqu'il eût deviné déjà cette défaite, à laquelle il était d'abord si loin de s'attendre.

— Oui, refusé ! pour donner la préférence à mon ami Raphaël.

— Voilà ce qu'il faut que j'entende de votre bouche, Monseigneur, pour me résigner à le croire.

— N'est-ce pas ? C'est cependant l'exacte vérité.

— Et alors vous retournez dans vos terres uniquement pour soulever vos vassaux et venir vous ranger avec eux sous les ordres du comte : car c'est bien là ce qu'il disait tout à l'heure. J'admire votre grandeur d'âme ; mais je n'aurais jamais cru mon maître capable d'une si profonde humilité.

— Trêve de railleries, Firley, et aide-moi plutôt à me venger.

— Oh ! de tout mon cœur, s'écria celui-ci avec un élan de parfaite sincérité. Certainement il serait absurde de supposer qu'après une telle injure, un gentilhomme comme celui que j'ai l'honneur de servir, ira s'abaisser devant ceux qui n'ont pas craint de le couvrir de mépris et qui s'en seraient sans doute un sujet de risée. Un homme d'honneur doit tirer une vengeance proportionnée à l'affront, c'est incontestable. Eh bien ! Monseigneur, je crois que vous prenez le bon parti en abandonnant ces misérables, réduits à leurs seules ressources, vous les verrez bientôt regretter amèrement l'offense qu'ils vous ont faite, et trampler à vos pieds pour vous fléchir. C'est alors que vous pourrez leur rendre mépris pour mépris.

— Je n'y manquerai pas, sois-en sûr : seulement, je ne voudrais pas, pour un ressentiment particulier, avoir l'air d'abandonner la cause nationale. J'ai contracté des engagements de ce côté qu'il me coûterait trop de ne pas remplir.

— A Dieu ne plaise, reprit Firley, que je vous conseille jamais rien qui ne soit pas compatible avec votre conscience ; et, certes j'admire autant qu'un autre cette délicatesse de sentiments qui vous distingue : mais encore avez-vous votre dignité personnelle à soute-